

M'pa Maenba

LES STRATEGIES DU HASARD

I

Ragaia

ou

La deuxième vie d'Altamira.

Prologue.

Ragaia - 30 128^{ème} année de la divergence.
21^{ème} jour du mois fleuri.

Jamais, je n'aurai imaginé qu'un jour, je raconterai ce qui va suivre. Faut-il que la vieillesse soit un terreau bien stérile, pour que seuls les souvenirs d'un lointain passé réveillent un intérêt assoupi. Longtemps, j'ai cru l'être humain capable de se transcender dans le grand âge, et de déclencher spontanément un processus induit en lui, dernière privauté avant la fin, miraculeuse panacée, magistral trompe-l'œil, effet surréaliste... Que sais-je encore ? Cette foi bien naïve, étayée sur rien de très consistant, s'avéra au fil du temps n'être qu'une vaine conviction. Rien ne viendrait atténuer la triste réalité d'une fin de parcours. Le repos ne vient pas aisément aux âmes tourmentées. Les souvenirs, les regrets, les ombres du passé, assiègent la conscience. Est-ce le repentir d'avoir fait des choix inappropriés ? Le dépit de n'avoir pas su trouver le juste équilibre ? L'insatisfaction de n'avoir pas été à la hauteur d'un destin que les astres laissaient entrevoir moins galvaudée ?

Pourtant, les fées s'étaient penchées sur le berceau de celui qui allait bientôt faire son entrée dans le monde. Seulement voilà, rien n'est jamais acquis de façon définitive. La magicienne bossue, la vieille fée Carabosse, s'était invitée comme il se doit à la dernière minute. D'un coup de baguette magistrale, elle avait rééquilibré les plateaux d'une

balance jugée trop favorable. « Quel fléau » dirent ses consœurs, mais elles n'étaient pas de taille à lutter contre la vieille ensorceleuse. Portée par une bienveillance inhabituelle, l'enchanteuse avait opté pour une heure de naissance point trop matinale. Le soleil, près de son zénith, se trouvait alors dans le vingt-septième degré du signe du Verseau. Cela en soi n'a rien de très original, sauf si ce positionnement revêt quelque sens à vos yeux. Chacun des trois cent soixante degrés de la roue zodiacale possède une dimension symbolique. Dans le cas présent, cette disposition prédisposait à une vie dépravée où les mots, dilapidation, gaspillage, prendraient une singulière résonance. Se rajoutait à cela, un dessin astral zébré d'aspects planétaires peu favorables. La conclusion s'imposait d'elle-même, parcourir les chemins de la destinée promettait au natif d'être singulièrement exposé et dangereux. Développer les raisons qui conduisent à ce type d'extrapolations, n'a d'intérêt que pour l'initié. Les arcanes de l'astrologie, tout hermétisme mis à part, poussent les astrologues eux-mêmes, à se complaire dans des avis peu tranchés où le flou le dispute à la flagornerie. Dans le cas présent, nulle hésitation à avoir, nul doute à entretenir, les astres avaient parlé sans détour. Tout recours serait vain. Le parcours serait ardu et rempli d'incertitude.

Qu'en fut-il réellement ? Je ne sais trop que répondre. L'homme avance dans la vie les yeux bandés. La fortune aussi me rétorquerez-vous ! L'ignorance protège. Un optimisme de bon aloi permet de rebondir en toute situation. Un ange gardien, dépêché en urgence, s'interpose et stoppe in extremis l'imprudent au bord du précipice. Des circonstances inattendues s'entremettent de façons opportunes, et dévient le coup fatal. Une aptitude innée de funambule fait côtoyer le vide en toute inconscience, sans conséquence irrémédiable. La mèche fait long feu, et un jour arrive où le bout de la route est là, sans qu'on n'ait rien vu venir. L'exaltation retombe, l'enthousiasme faiblit, la curiosité s'émousse. Tout a été si vite. Qu'est-il advenu du candide du début de l'aventure, confiant en la destinée, prêt à consumer la vie avec flamme et désinvolture ? Serait-ce cette silhouette estompée, qu'enveloppent déjà les brumes du passé ? Il traîne dans son sillage un parfum d'inachevé. Est-ce cela la vie ? Une

quête désespérée du bonheur, auquel on n'accède jamais, toujours en vue, jamais rattrapé !

Combien parmi nous se sont-ils retrouvés un jour, seuls et nus au seuil de l'hiver ? Remplis de certitudes, ils s'étaient crus maîtres d'un destin qu'ils se flattaient de modeler à l'envi. De la naissance à la mort la roue tourne, l'alternance a force de loi. Je ne suis pas persuadé, que beaucoup touchent à la sagesse à la fin de ce périple. Comme l'a si bien dit Voltaire par l'entremise de Pangloss : « il faut cultiver notre jardin ». Cependant le rendement de celui-ci n'est que trop soumis aux aléas. La meilleure volonté du monde ne peut le sauver des effets dévastateurs de la grêle ou autre calamité. Trop de bonheur doit rendre circonspect. Les revers de fortune ne sont-ils pas là, pour faire pendant à des conditions de vie trop favorables ! L'inversion de la tendance débute toujours imperceptiblement. Un fait anodin en entraîne un autre. Un glissement progressif mène subrepticement vers une situation qu'on ne souhaitait point. Une fragilité apparaît. L'édifice se lézarde. A l'instant où la cohésion de l'ensemble commence sérieusement à poser problème, les Moires montent aux créneaux, et portent des coups assassins. L'heure propice à leurs funestes desseins a enfin sonné. Les unes après les autres les digues protectrices cèdent. Plus rien ne fait obstacle aux déferlantes, le cataclysme peut se déchaîner. C'est l'inversion des pôles magnétiques, l'exposition aux vents solaires, aux rayonnements cosmiques. Il faut se protéger à tout prix, s'extirper en toute hâte de la situation délicate dans laquelle on se débat, redresser au plus vite le frêle esquif couché par la tempête, faute de sombrer corps et biens.

En d'autres circonstances, le destin emprunte des voies plus tortueuses. Sans prendre la peine de s'annoncer, le passé se rappelle à notre bon souvenir, imposant une présence non désiré avec l'à-propos d'un chien dans un jeu de quilles. Les intérêts ont couru. La demande de remboursement est devenue disproportionnée, eu égard au peu d'importance des capitaux engagés au départ. Il est bien connu qu'on ne prête qu'aux riches. Sans prendre la peine de s'annoncer, un nouveau coup du sort interfère dans une existence dont le cours était déjà passablement contrarié.

Prétendre que ce que je vais vous raconter est l'illustration parfaite de ce que je viens d'exposer, serait la preuve d'une insolente fatuité. Il est cependant possible qu'au cours de la narration qui va suivre, certains faits rapportés éclairent d'un jour nouveau, l'apparente opacité de mes propos.

Je suis le meilleur.

Première partie.

La belle, la bête et quelques autres

La nef.

Chapitre 1.

Sous l'action d'un soleil de plomb, l'immense étendue désertique était devenue fournaise. La plaine desséchée offrait partout le même spectacle de touffes d'herbes jaunies et de terre calcinée. Dans le lointain, un relief dont l'importance restait difficile à estimer, se devinait aux confins du visible. Plus proche, des îlots de verdure, dispersés autour d'un marigot, résistaient sans gloire aux rayons ardents de l'étoile. La chaleur extrême avait favorisé l'évaporation du précieux liquide. L'eau, qui suintait avec peine du cœur de l'oasis, s'était transformée au fil des jours, en un concentré éminemment toxique. Des générations d'amibes prospéreraient dans ce bouillon croupissant, légitimes héritières d'une dynastie en place, ou opportunes bénéficiaires d'un coup d'état évolutionniste.

La période de sécheresse prit fin avec l'apparition de la pluie. Des cohortes de nuages de plus en plus denses s'interposèrent entre le soleil et la terre brûlée. Lorsqu'enfin se déclencha l'ouverture des écluses célestes, les blancs moutons du début avaient depuis longtemps viré au gris, puis au noir. Les premières gouttes se désagrégeaient à peine au sol, que déjà elles serraient les rangs et limitaient la vue à quelques encablures. L'abondance soudaine, d'une

denrée encore si rare la veille, régénéra le fétide cloaque, édulcorant sa nocivité. L'eau débordait maintenant de la cuvette centrale, elle abreuvait la terre exsangue, à l'entour du trou bourbeux initial.

Après une période d'intense disette, le retour des pluies avait pour conséquence directe, de réveiller la vie tenue jusqu'à ce jour à une prudente discrétion. Tant que les conditions climatiques restaient drastiques, l'économie des ressources était de mise. Avec le retour de la saison humide, des habitudes plus dispendieuses prenaient le pas sur le mode austère préexistant. L'exubérance de la nature, émancipée des contraintes imposées par le manque d'eau, s'affichait alors dans une totale liberté. L'oasis, seule enclave de verdure au cœur d'un monde minéral, transcendée par l'humide manne, retrouvait pour un temps vocation à se métamorphoser en un véritable jardin d'Eden. La luxuriance ostentatoire de certaines floraisons y côtoyait des émergences végétales plus modestes, mais tout aussi singulières. L'harmonie des couleurs n'y avait d'égale, que le mariage réussi des fragrances les plus subtiles. Dans cet enthousiasme éphémère, la vie se réinventait, proluxe dans ses formes, multiple dans ses stratagèmes, variée dans ses mélanges, surprenante dans ses mutations. Cette effervescence protéiforme et triomphante s'enorgueillissait de savoir choisir parmi les différents protocoles, ceux capables d'assurer sa pérennité.

Aux heures nocturnes, les pluies torrentielles avaient par leur abondance provoquées l'augmentation du débit de l'exurgence*. Ceci, au point de provoquer des débordements importants de l'élément liquide dans la palmeraie. Une frange d'écume verdâtre se remarquait aux avant-postes de cette expansion tous azimuts. Elle vint bientôt lécher la base d'une étrange structure métallique. En fin de nuit, la pluie cessa. A travers les nuages filtraient les rayons d'une lune pâlotte. Lors de ses timides apparitions, l'astre révélait dans toute son ambiguïté la masse imposante entraperçue auparavant. Cette clarté languide était cependant suffisante pour que se matérialise la vision d'un étrange assemblage. Il n'y avait guère de doute à entretenir sur l'origine extra planétaire de l'objet. L'immersion en ces lieux d'un tel condensé de technologie jurait étrangement,

dans un environnement exempt de toutes corruptions. La confrontation était inattendue. La juxtaposition choquait. Quelle conjoncture invraisemblable avait pu faire se matérialiser en ces contrées vierges et lointaines, une nef stellaire ?

Un jour blafard se manifesta. Des bancs de brume s'effilocheaient au-dessus du sol gorgé d'eau. La terne lumière matinale voilait pudiquement les rares signes de vie. Des papillons, préservés des trombes d'eau par la densité du couvert végétal, tricotaient d'invisibles ouvrages de leurs interminables pattes. Leurs ailes artistement colorées frémissaient au moindre souffle d'air. Ils attendaient patiemment un peu de chaleur, pour tracer d'un vol léger des arabesques virevoltantes et gracieuses, expressions concrètes de toutes leurs vanités. Dans la lumière émergente de l'aube délavée, les mares éparses reprenaient vie. Des formes mal dégauchies y ridaient d'un flagelle frénétique, le reflet d'un ciel gris. Seule une transformation radicale les rendrait aptes à passer d'un élément à l'autre.

De nombreuses espèces végétales avaient trouvé dans l'oasis des conditions favorables à leur développement. Cette profusion tranchait avec l'austérité du désert. De l'eau sourdait au point le plus bas de la cuvette. C'est là qu'après un long parcours souterrain, elle avait choisi de réapparaître au grand jour. Les représentants du règne animal, rencontrés plus haut, étaient cependant bien loin de représenter le modèle le plus abouti des espèces occupant ces quelques arpents de verdure. Des êtres infiniment plus évolués étaient les maîtres incontestés de ce territoire. Matérialisés comme par magie, quelques uns d'entre eux venaient de faire une apparition remarquée sur le devant de la scène. La magnifique fourrure lustrée qu'arboraient les nouveaux protagonistes, n'était pas le moindre de leurs attraits. De taille moyenne, harmonieusement proportionnés, ils possédaient de grands yeux sombres pétillants de malice, sous lesquels pointait un nez court. La tête laissait admirer latéralement des oreilles, finement ourlées. Un embryon de queue au bout blanc restait pudiquement voilé, sous le tissu de pagnes aux teintes vives. La couleur du pelage allait du fauve à l'ébène. Les nuances variaient en fonction des

individus. Ce petit groupe d'éclaireurs, composé de jeunes à peine adultes ou en passe de le devenir, affichait une attitude de circonstance. Silencieux, ils progressaient précautionneusement, le plus souvent complètement immergés dans la dense couverture végétale. Ils communiquaient entre eux à l'aide d'une gestuelle codifiée.

L'arrivée impromptue et sans discrétion, de l'appareil en ces terres lointaines, avait quelque peu bousculée les habitudes des habitants du cru. Cela rendait compréhensible l'attitude circonspecte des derniers arrivants. La prudence que requérait leur entreprise, n'entamait en rien une volonté manifeste de satisfaire une curiosité toujours en éveil. Ils étaient maintenant proches de l'engin, hiératiquement figé à quelque distance de là. Le crash brutal avait provoqué un remueménage de tous les diables. Les désordres, engendrés par l'intrusion sans préavis du vaisseau spatial, avaient bouleversé pour longtemps la configuration du terrain. Le mastodonte responsable de ce chambardement était apparu conjointement à l'arrivée de la pluie. La forme étrange s'était interposée entre la lumière solaire et le sol, y projetant une ombre de plus en plus démesurée. Les composantes sonores induites par le phénomène se répercutèrent jusqu'aux limites du désert, elles atteignirent crescendo un niveau de décibels proche de l'insoutenable. Confrontée aux aléas d'une prise de contact difficile avec le sol, la nef finit par s'immobiliser, au terme d'une glissade dévastatrice pour son environnement immédiat. Un état de stupeur générale, non exempt de reproches, succéda à l'énorme tumulte. Même la gent qui coassait dans les mares, se le tint pour dit, et se cantonna dans une prudente expectative. La mélopée, scandée par la pluie sur la carlingue du vaisseau échoué, occupa bientôt tout l'espace sonore. Cette litanie hypnotique, que supplantait épisodiquement le souffle puissant de violentes rafales de vent, fut l'unique manifestation exprimée sans retenue. Le déchaînement des éléments avait stoppé net toutes les récriminations de ceux qui ne s'étaient pas enfuis aux confins du désert. Après ces turbulences, l'état d'ankylose générale mit un certain temps à se dissiper.

Nos valeureux émissaires avançaient à pas précautionneux, ils sélectionnaient leur chemin entre les flaques, soucieux qu'aucune éclaboussure ne vienne maculer la moire de leur livrée. Ils furent bientôt rendus aux abords de la nef échouée. L'énorme masse les faisait paraître ridiculement chétifs. Ils n'avaient guère conscience de cette fragilité, tant ils étaient fascinés par ce qu'ils découvraient. Cette proximité les subjuguait. Aucune considération n'aurait pu les détourner de l'impérieux désir de savoir de quoi il retournait. L'intérêt qu'éveillait en eux l'engin inconnu, devait autant à une curiosité inassouvie qu'à l'attractivité émanant directement de l'objet de leur attention. Ils en oubliaient la plus élémentaire prudence, reléguant bien loin la nécessaire défiance qu'auraient dû imposer toute nouvelle avancée dans l'inconnue.

Les éclaireurs arrivèrent dans la proximité de la nef. Après avoir posé les mains sur la coque extérieure, et que rien de fâcheux ne se produise, ils s'enhardirent. En guise de test, Ils tapotèrent timidement le fuselage du bout des doigts, puis testèrent le revêtement du monstre de coups portés avec plus de force. Toujours rien ! Ce manque de réactivité du géant les encouragea à poursuivre plus avant leurs investigations. Terriblement émoustillés, ces héros en devenir, ingénus et magnifiques, se risquèrent à l'assaut du colosse. Les membrures apparentes, conjuguées à l'inclinaison du titan permettaient d'envisager avec quelque chance de succès, l'ascension de la paroi face à eux. Il faut préciser que les acrobates, concernés par ce défi aux lois de l'équilibre, avaient été dotés par dame nature de qualités hors normes. Un de ces voltigeurs séduisait plus que les autres. Un rien d'aisance en plus, un regard éveillé, une fourrure soyeuse aux reflets de bronze antique, le démarquait de ses congénères. Touki était le nom de celui qui captait si bien la lumière. En tête du petit commando, il évoluait avec une grâce aérienne, en apesanteur, et comme affranchi des lois de la gravité. Arrivé à mi-hauteur, il se trouva en présence d'un possible accès. Un panneau, parfaitement encastré dans le plan de coque, renvoyait le reflet de la végétation alentour. Touki se présenta devant l'objet. Sans crier gare ! Son double s'afficha face à lui. De saisissement, il faillit en dégringoler de son perchoir. Funambule né, il rétablit in extremis une

assiette fortement compromise pendant un bref instant. D'une telle hauteur, il valait mieux ne pas tenter le grand saut. Assez peu rassuré, il avança une main tremblante, en direction de ce clone généré par la surface réfléchissante. La matérialisation subite devant lui de ce parfait sosie l'avait surpris et déconcerté. Le premier moment de stupeur passé, chacun tenta à son tour de se confronter à son reflet. L'exercice se transforma rapidement en un divertissement joyeux. Les pitreries le disputaient aux grimaces les plus variées. Les Afarissas, c'est ainsi qu'ils se nommaient, en auraient presque oublié la finalité de leur périlleuse mission.

Les jeunes apprentis guerriers constituaient la partie en devenir d'une population beaucoup plus importante, issue d'un embranchement d'Homininés*. La tribu à laquelle ils appartenaient, occupait l'oasis à intervalle régulier depuis la nuit des temps. La durée et la fréquence des séjours ne répondaient à aucune logique préalable. Lorsque l'appel du voyage réveillait soudainement en eux le vieil instinct nomade ; ils levaient le camp pour émigrer vers un autre site, lui aussi investi périodiquement par les générations successives. Ces déplacements s'accomplissaient dans le cadre d'un cycle plusieurs fois séculaire. La tradition ramenait inmanquablement les clans sur des lieux précédemment occupés. Les Afarissiens étaient un peuple évolué, doté d'une structure sociale élaborée. A ces latitudes, ils avaient su s'adapter aux amplitudes thermiques importantes, aux climats alternatifs, ainsi qu'aux demi-saisons presque inexistantes. Après quelques semaines de pluie et un éphémère printemps, la période aride se révélait de beaucoup la plus longue. C'est entre autre pour cette raison, qu'ils avaient investi lors de la toute dernière migration, un habitat troglodyte très ancien. Peuplade douée d'une intelligence supérieure, ils formaient une société unie et solidaire, vivant en symbiose avec son environnement. Démuni d'une réelle technologie, ce peuple aux mœurs pacifiques communiquait dans un langage d'où le mot guerre était curieusement absent. La plupart des objets qu'ils possédaient étaient prélevés chez dame nature. L'adaptation et le détournement de fonction qu'ils faisaient subir à ces emprunts, démontraient une grande ingéniosité. Ils étaient cependant loin d'avoir les connaissances et les moyens requis, pour être en

mesure de pénétrer dans un vaisseau spatial hermétiquement clos. Après la période récréative induite par la découverte du miroir factice, ils se souvinrent soudain du véritable objectif de leur expédition : glaner le maximum de renseignements, à propos de l'intrusion dans leur monde, d'un objet inconnu de provenance extra planétaire. La matérialisation intempestive de la nef, dans un ciel sans nuage, avait défrayé la chronique locale. Dénués des moyens appropriés pour procéder à une investigation plus poussée, les envoyés n'avaient d'autre recours que de tourner casaque, et faire leur rapport à qui de droit, en l'occurrence : les têtes grises du conseil, responsables de la gouvernance de la cité. Il revenait à ces personnages considérables d'apporter des solutions, et de prendre des décisions en rapport avec les préconisations requises.

Le soir même, dans l'hémicycle souterrain dédié aux rassemblements, se tint une assemblée. Les attentes des présents étaient grandes. L'espérance que les éclaireurs seraient en mesure d'apporter quelques lumières sur les derniers événements, habitait l'auditoire. L'apparition spectaculaire de l'appareil avait marqué les esprits. Au premier rang, les sages siégeaient en un demi-cercle parfait, assis sur d'épais tapis aux couleurs chatoyantes. Les autres membres de la tribu étaient positionnés en retrait de cet aréopage. Sur tout le pourtour de l'espace, des lampes à huile étaient disposées à intervalle régulier, dans des niches aménagées à cet effet. Elles projetaient des ombres mouvantes sur le groupe d'apprentis chasseurs qui faisait face aux membres du conseil. L'éminent représentant de la gouvernance était un vieillard à la toison blanche. Il fixait de ses yeux aux iris délavés, un point invisible au-dessus de la tête de Touki. On imaginait sa vue déficiente. D'une voix douce mais ferme, il s'adressa à celui-ci.

— Parle sans crainte, et conte-nous avec tes mots ce que tu as observé et ressenti !

— Vénéré Rama, je me sens bien incapable de qualifier avec exactitude l'étrange engin que nous avons approchée. Tout juste puis-je tenter de le décrire !

— A quoi ressemble donc cette mystérieuse entité ?

D'une voix nette et posée, Touki entreprit de dépeindre l'objet du délit.

— L'ensemble de la structure est démesurée. Elle dépasse de beaucoup les frondaisons des plus grands arbres encore debout. En prenant contact avec le sol, le géant a tout écrasé de sa masse considérable. Sur place, rien ne bouge, rien ne se manifeste. Toute forme de vie semble absente. J'ai pourtant eu l'impression que loin sous la carapace du monstre un cœur palpitait. Une pulsation, imperceptible à la plupart d'entre nous, émanait du plus profond des entrailles du colosse. L'armure qui le protège est constituée d'un matériau tellement dur, que la pointe de mon couteau en obsidienne s'est révélée incapable de la rayer. A mi-hauteur de l'appareil se trouve un œil étonnant. Il renvoie les images avec une netteté parfaite.

— Ce que tu me rapportes là mon garçon est des plus étranges, l'interrompt le vieux sage.

— Que signifie l'intrusion sur nos terres, de cette émanation venue d'un autre monde ? Qu'apporte avec lui cet émissaire né d'entre les étoiles ? Maléfiques, afflictions, ruine, chagrin ou à contrario, bonheur et opulence ?

Le vieillard énonçait tout haut, les questions que chacun se posaient tout bas. Pour lui-même, il rajouta dans un souffle.

— Tout ceci ne me dit rien qui vaille !

Il reprit sur un ton audible.

— Dans l'immédiat, le conseil va délibérer sur les mesures immédiates qu'il convient de prendre. Il convient de rapidement assurer la sécurité de tous. La séance est levée.

Au sortir de l'assemblée, sur l'esplanade, chacun y allait de son commentaire. Des groupes de discussion se formèrent. Chercher à éclaircir un mystère, au premier abord incompréhensible et inexplicable, ne pouvait qu'aboutir à des extrapolations, et des amalgames douteux. Les Afarissas, capables de raisonner sainement sur de multiples sujets, ne différaient pas d'autres sociétés lorsque nulle réponse logique ne s'imposait d'elle-même. Ils étaient prêts à gober les spéculations les plus improbables, les interprétations les plus irrationnelles. Par calcul politique, mais aussi avec l'idée sous-jacente de détourner du sujet les esprits les plus surexcités, le conseil se verrait dans l'obligation de focaliser les regards, vers un point

suffisamment attractif pour générer un exutoire. Les palabres se poursuivirent encore un moment, avant de s'éteindre faute de révélation spectaculaire. Les individus se désolidarisèrent les uns des autres. Chacun rentra chez-lui. Pour sa part, notre jeune héros était logé un peu à l'écart, tout comme ses compagnons d'équipée. Un grand complexe avait été aménagé à leur intention à l'entrée de la ville souterraine. Cette annexe de la cité troglodyte avait vocation à accueillir les apprentis pendant leur période de formation. Chacun d'entre eux avait la jouissance d'une cellule exiguë, qu'il quitterait à la fin de sa période probatoire. Les postulants passaient par différents statuts, avant d'être en fin de parcours adoués par leurs maîtres. Après s'être soumis avec succès aux épreuves finales, ils devenaient de droit, des membres à part entière de la tribu.

Touki eut du mal à s'endormir. Le doux balancement de son hamac eut finalement raison de sa résistance. Pendant la nuit, il fit un rêve étrange. Un fantôme le visita. Du moins c'est ce qu'il crut, jusqu'à ce que la vision floue et inconsistante du début gagne en densité. L'apparition était diaphane, une grâce délicate dans les contours la rendait féminine. Il émanait de l'étrange créature une évidente séduction. Le réalisme de cette rencontre onirique troublait le rêveur et le mettait terriblement mal à l'aise. Que cachait l'image renvoyée par cette avenante fleur ? Dissimulait-elle une autre vérité infiniment moins plaisante ? Ce sourire mélancolique n'était-il qu'un artifice destiné à l'abuser ? Cette apparente séduction, travestissait-elle les redoutables appétits de quelque libidineux succube ? Ces supputations sans fondement véritable dénotaient le trouble d'un esprit tourmenté. Le pâle visage de madone ne dissimulait en rien un esprit démoniaque. La mystérieuse fille d'Eve se rapprocha encore du dormeur. Touki fut alors à même de constater de visu, que la visiteuse n'avait rien d'une illusion dépêchée par les forces infernales. Au-dessus de son corps endormi, les contours d'un visage se précisèrent. Dans l'espoir de capter son attention, les yeux noirs et tristes plongèrent au plus profond des siens. Quelle révélation, cette Sybille d'un nouveau genre, avait-elle à lui faire ? Ses lèvres pâles balbutiaient des mots sans suite. Pourtant aucun son ne parvenait jusqu'à l'oreille de Touki. Des pensées fusaient à travers son crâne,

mais son cerveau douloureusement sollicité était incapable de les décrypter. La crinière sombre de la visiteuse encadrait la face livide penchée sur lui. Curieusement, la longue chevelure de l'apparition balayait le visage du dormeur et le traversait de part en part, sans qu'aucune résistance ne lui fît obstacle. La bizarrerie de la situation finit par alerter la conscience assoupie du rêveur. La vision perdit de sa vérité, jusqu'à se disloquer en mille éclats tel un miroir brisé. Tout devint obscur. Seul surnagea aux confins du néant, un mot, un cri plutôt, il se répercuta en un interminable écho.

— Vvvvvvvviiiiiiiiiiiiieeeeeeeeeeeeeeeeeennnnnnnnnt !

Touki ramené brutalement à l'état de veille s'assit sur sa couche. Son cœur battait la chamade. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Les événements de la journée l'avaient-ils à ce point perturbé, que son inconscient les traduise sous forme de divagations fantaisistes ? Infiniment troublé par ce qu'il pensait être un mauvais rêve, incapable de se rendormir, il prit le parti d'aller chercher le calme au dehors. La fraîcheur de la nuit lui remettrait les idées en place. Respirer l'air nocturne le purgerait de ses rêves cauchemardesques, il n'en doutait pas. Discrètement, il quitta sa cellule de célibataire sans se faire remarquer. C'est du moins ce qu'il crut. Presqu'à son insu, ses pas l'entraînèrent vers le vaisseau spatial. Pourquoi l'étrange appareil était-il venu de si loin perturber la vie routinière de la tribu ? A mesure qu'il se rapprochait de la zone d'impact, l'envie de découvrir la vérité se faisait plus impérieuse. Un pas en entraînait un autre. Il se retrouva très vite au pied de l'astronef. Dans un état second, il s'élança jusqu'à la hauteur de l'œil du cyclope. Arrivé à ce niveau, une surprise de taille l'attendait ! La paupière de celui-ci était relevée, une béance sans fond s'offrait à la vue de l'apprenti chasseur. Subjugué par la possibilité de poursuivre son excitante traque, il ne réfléchit pas un seul instant aux dangers qu'il pourrait rencontrer à l'intérieur du vaisseau ; encore moins aux conséquences désastreuses que son action irréfléchie était susceptible d'engendrer. Il avait encore l'opportunité réelle, de tourner les talons et d'aller chercher du renfort. Au lieu de cela, il restait planté devant l'entrée, taraudé par le lancinant désir de pénétrer plus avant. Tétanisé, les bras ballants, le regard fixe, il allait franchir les limites d'une frontière au-delà de

laquelle il serait en terre étrangère. D'un coup, il s'abandonna, toute raison l'avait fuit définitivement. Une force extérieure à lui-même avait mis son libre arbitre en tutelle. Soumis sans combat, il était prêt à satisfaire sans révolte, les désirs de celle qui tenait captives entre ses mains expertes, les guides de sa volonté. Il n'y avait plus d'incertitude, plus de doute, la voix du rêve avait ordonné.

— Entre !

L'injonction le pénétra jusqu'aux tréfonds de son moi le plus intime. Toute crainte anéantie, il fit un premier pas. L'ombre régnait à l'intérieur du vaisseau spatial, il s'y engloutit. Tel le pieu d'Ulysse, il s'enfonça dans l'œil du cyclope. Happé par le vortex, absorbé par le noir abyssal, un maelström l'emportait au plus profond des entrailles du transbordeur cosmique. Le téméraire aventurier n'était plus qu'une marionnette actionnée par d'invisibles fils, un fétu que ballottaient à leur guise des flots impétueux. Véritable zombi, la démarche terriblement chaloupée, il remontait d'interminables courses, l'expression hagarde d'un boxeur groggy peinte sur le visage. La fin de ces déambulations grotesques l'amena à pénétrer au terme d'une ultime embardée, dans ce qui devait être le poste de commandement du croiseur spatial. L'espace circulaire était équipé de sources lumineuses. La clarté diffuse était néanmoins suffisante pour y voir distinctement. Des lumières témoins palpitaient faiblement, sur les consoles concentrées autour de l'axe central. Tout au long de son cheminement à l'intérieur du vaisseau, les directives de son guide l'avaient soutenu sans faiblir. Magistralement dirigé dans les artères qui menaient au cœur du géant, il avait été judicieusement orienté sur le bon choix en cas d'options multiples. Le but avoué de ce parcours imposé était qu'il se retrouve devant ce pupitre, centre névralgique où étaient rassemblées les gouvernes de première importance de la nef cosmique. Positionné devant la table principale de commandes, une voix intérieure le renseignait avec une précision chirurgicale sur les gestes qu'il devait accomplir. Il ne savait rien de leur impact. Il agissait pour le seul bénéfice de son invisible conseillère. Les doigts de Touki, tels ceux d'un pianiste virtuose, virevoltaient dans tous les sens, ouvraient et fermaient tour à tour, des canaux, des logiciels, des fonctions... Pour parachever son œuvre,

sa main agrippa convulsivement un levier. Il l'enserra de toutes ses forces, avant d'en tirer lentement le manche vers lui. Cette action entérina toutes les précédentes opérations.

La force qui avait soutenu et animé Touki jusqu'à cette seconde, le déserta soudainement. Il s'effondra d'un coup, pantin désarticulé, vidé de sa « substantifique moelle ». La mystérieuse occupante de la nef s'était nourrie jusqu'à satiété de ses forces vives. Elle l'avait vampirisé et dépossédé sans remords de l'énergie nécessaire à la réalisation de ses desseins. Quelles raisons pouvaient justifier un comportement aussi extrême ? Toute velléité de satisfaire sa curiosité avait quitté d'un coup notre valeureux héros. Victime des contingences, autant que jouet de forces supérieures, à aucun moment il n'avait mesuré la véritable portée des faits et gestes qu'il accomplissait dans un état second. Sans le savoir ni le vouloir, il avait contribué à la mise en route d'une mécanique aux rouages complexes. Sa trop grande curiosité l'amenait à se retrouver au cœur d'un drôle d'imbroglio. A cette heure, il était bien incapable de soupçonner les conséquences de son intervention, encore moins d'en deviner les implications ultérieures. De façon involontaire, il avait activé le démarrage d'un mystérieux processus. Dans le coin le plus secret et le mieux protégé de la nef, « l'athanor », une énigmatique opération de transmutation se préparait.

L'exil, le royaume.

Chapitre 2.

La Santa-maria était le nom de l'énigmatique engin venu se crasher sur cette planète inconnue. Ce vaisseau était un des fleurons de la flotte spatiale affrétée à la période du Grand Essaimage. Ce premier essai de colonisation extra-terrestre avait été initié lors d'une période troublée de l'histoire humaine. Une époque au cours de laquelle, des hommes de pouvoir avaient su se mobiliser pour tenter d'échapper au marasme ambiant. La désorganisation gagnait tous les jours en importance. Les gouvernants, en panne de stratégie viable à proposer, et empêtrés dans des problématiques toutes plus ingérables les unes que les autres, n'avaient plus prise sur les événements. L'anarchie la plus totale était en passe de s'imposer sur tous les continents. Epaulés par des consortiums encore agissants, les plus réactifs avaient réussi à mettre sur pied un projet de la dernière chance. Différentes causes étaient à l'origine de cet état de déliquescence généralisée. Une des premières en était l'incapacité des dirigeants à brider une croissance exponentielle. Rentabilité, profit, étaient devenus les maîtres mots d'une société d'irresponsables. Jamais le mot de la marquise de Pompadour, « après nous le déluge * », n'avait si bien collé à l'état présent. Le pillage systématique des ressources n'était pas sans conséquences. Le désastre écologique

était depuis longtemps irrémédiable, et les prolongements de cet état de fait irréversibles pour au moins plusieurs siècles. L'espèce humaine, en repoussant toujours plus loin les limites de l'acceptable et du tolérable, avait rendu tout retour en arrière impossible. Une infection galopante gangrenait chaque jour un peu plus l'espace vital des populations. Dans un moment de lucidité, des femmes et des hommes de bonne volonté avaient unis leurs compétences. Ils avaient la volonté de sauver ce qui pouvait encore l'être, avant que la totalité des rouages de transmission ne soient définitivement grippés. La régression gagnait du terrain tous les jours. Comme au temps des âges obscurs, les hommes s'enrôlaient sous la bannière des nouveaux condottieres ou tombaient sous le joug des seigneurs de la guerre. Ce dernier sursaut, ultime acte d'une civilisation à l'agonie, avait pour objectif avoué de sauver l'homo sapiens de l'extinction totale. L'ironie de la situation voulait que cette mesure concerne le prédateur terrestre le plus impitoyable de toutes les ères. Sans état d'âme, ce dernier avait éradiqué de la surface du globe la plupart des espèces. Ce passe-temps devenu obsolète, il employait désormais tout son potentiel à se saborder lui-même.

Secrètement avait été rassemblés dans des stations orbitales, aux confins de la thermosphère terrestre, les éléments nécessaires à la mise en œuvre d'un chantier exceptionnel. A quatre cents kilomètres au-dessus de la surface, des cerveaux, des techniciens de pointe, des concepteurs... avaient rejoint les laboratoires et les usines d'assemblage satellisés autour de la Terre. C'est dans ces hangars, qu'étaient conçus et fabriqués en toute discrétion, les gigantesques vaisseaux générationnels dévolus au transport des futurs migrants. Ces réalisations bénéficiaient des apports technologiques les plus performants, des avancées scientifiques les plus récentes. Alors que les derniers aménagements étaient peaufinés, la sélection des futurs citoyens en partance avait commencé en parallèle. Cet écrémage était discriminatoire. Il appliquait des barèmes indexés sur une logique implacable et sans concession. La génétique intervenait dans le choix des équipages. A l'intérieur d'un même essaim, il était souhaitable d'avoir des origines multiraciales, mais aussi multiculturelles. Un certain nombre de virtualités restait cependant difficilement

quantifiable. Paramétrer des probabilités, lorsqu'on ignore de quoi sera réellement fait l'avenir, est une gageure impossible à tenir. Cette carence mettait les chercheurs dans l'incapacité de faire des prévisions réalistes. Par ailleurs, ils disposaient de trop peu de temps pour expérimenter des mises en situation. Personne de sensé n'aurait osé affirmer, que le hasard n'ait pas favorisé l'émergence de l'homme moderne, au détriment des autres représentants du genre homo. Il restait à espérer que dans le cas présent, la chance le favorise une nouvelle fois.

Quand les moindres détails furent réglés, on baptisa chaque transbordeur de vie. Ce fut : la Santa-Maria, la Nina, la Pinta, l'Astrolabe, la Boussole, l'Hermione... Chaque nef avait des spécificités inhérentes à la volonté de ces concepteurs. Les chercheurs avaient travaillé avec l'optique d'élargir au maximum l'éventail des réponses apportées. Pour augmenter les chances de réussite, des priorités différentes avaient été privilégiées pour chaque équipage. C'était louable, cependant rien ne garantissait que les exilés dussent affronter les mêmes dangers, les mêmes difficultés... donc spécieux dans le raisonnement. Seuls l'avenir et la capacité à franchir avec succès les différents obstacles légitimeraient les options choisies. L'inventivité n'était pas en reste. On remarquait des distinctions notables dans la façon d'aborder les problèmes posés, ainsi que dans les réponses apportées. La date fatidique du départ approchait, et rien n'indiquait de façon formelle qu'un collectif de savants ait réussi à trouver la solution miracle. Néanmoins, deux points particuliers avaient retenu l'intérêt de tous, l'obligation de se doter d'équipements de cryogénéisation sûrs, performants, et une maîtrise affirmée des dernières techniques d'hibernation. Pour bénéficier d'une infime chance de réussite, il était indispensable de palier aux effets dévastateurs du temps. Etalés sur plusieurs générations, une activité ralentie et un confinement forcé amèneraient les occupants des vaisseaux à subir des transformations physiques et des mutations. C'était encore peu de chose, en comparaison des effets secondaires engendrés par une gravité insuffisante, et une surexposition au rayonnement cosmique. Enfin, tout fut prêt ! Il n'était que temps de

larguer les amarres et d'abandonner les quais d'appointements de la station orbitale.

Quand on se prend à évaluer les distances séparant le système solaire des objets célestes les plus proches, il crève les yeux, qu'atteindre avec des chances de succès une planète dotée d'un environnement suffisamment approprié pour permettre à l'homme d'y survivre, demeure à ce jour une pure utopie. Les distances à l'échelle cosmique se définissent en années lumières ou en parsecs. Envisager d'aller visiter des mondes éloignés, compte tenu des possibilités technologiques humaines, reste de l'ordre du fantasme. Pour se déplacer à travers les immensités interstellaires, se téléporter rapidement d'un point à un autre serait la solution la plus adaptée. Seulement voilà, aux jours de l'embarquement, les connaissances sur le sujet n'en étaient même pas à leurs premiers balbutiements. Rien n'indiquait qu'un jour, les humains emprunteraient les « trous de vers* » avec la même aisance que les couloirs du métro.

Améliorer les performances des nefs, pérenniser les conditions de survie, étaient primordiales. Bien qu'irréaliste, l'objectif avoué était de se rapprocher des vitesses subluminiques. « La constante lumineuse restera désormais là dans votre cerveau », soit : 299792458 m/s^* . Ralentir le vieillissement, prolonger l'espérance de vie, optimiseraient les potentialités humaines, sans que cela n'augmente en aucune façon les chances de succès.

Voici l'état de connaissance du ciel tel qu'il était connu à cette époque. L'étoile la plus proche du soleil est Proxima du Centaure. En réalité c'est un système triple d'étoiles, constitué d'Alpha du Centaure, une étoile double à 4,36 années lumières de la terre, et de Proxima du Centaure à 4,22 années lumières. La découverte de nouvelles exo planètes est régulière. Alpha du centaure B possède cet article. Néanmoins, les planètes repérées par les astronomes ne présentent pas toutes un profil tel qu'on puisse se glorifier longtemps de leur conquête. Nombreuses sont celles qui réduiraient en confetti nos pauvres abattis, si on s'avisait seulement d'y risquer un orteil. Exposé à leurs turbulences, aucune seconde de survie ne serait possible. Il

découlait de cet accablant constat, que les plus prometteuses, les plus délicieusement désirables de ces dulcinées, se situaient pour les moins éloignées, à des dizaines d'années lumières de notre bonne vieille terre. Un voyage, qui tel « l'embarquement pour Cythère »*, s'entreprendrait sous des auspices apparemment favorables, n'aurait dans la réalité qu'une chance infinitésimale d'aborder d'autres rivages que celui de « l'île des morts »*. Les instigateurs du projet avaient soigneusement éludé la question devant les futurs migrants. Ils étaient parfaitement conscients que l'opération pompeusement baptisé, « grand essaimage », constituait un coup de bluff, ne pouvant aboutir qu'à un fiasco. Malgré cette évidence, ils avaient fini par se prendre à leur propre jeu et par espérer un miracle possible. Les pères du projet étaient dans l'ignorance de trop de données, pour être à même de planifier correctement un avenir lointain. Que se passerait-il, lorsque les exilés arriveraient aux confins extrêmes du système solaire, au niveau du nuage d'Oort et plus loin encore ? Les nef, à même d'atteindre ces frontières extrêmes, posséderaient-elles encore un équipage vivant et opérationnel ; ou bien, la flotte spatiale ne serait-elle plus qu'un ramassis de vaisseaux fantômes ?

Pour parfaire cette vision cosmographique, il faut se représenter une sphère de 12,5 années lumières de rayon, avec pour centre le Soleil. Dans cet espace gravitent les trente-trois étoiles les plus proches du système solaire. Ce sont pour la plupart des naines rouges. Les plus remarquables « stars » de cette distribution se nomment : Procyon et Tau Ceti. Si on augmente le diamètre de cette sphère jusqu'à vingt années lumières, plus d'une centaine d'étoiles sont alors englobées dans cette bulle surdimensionnée. Trouver une planète habitable dans cette portion de la galaxie reste néanmoins du domaine des supputations et n'est nullement garanti. On sait depuis peu qu'une planète tellurique, proche parente de la terre, orbite autour de Proxima du Centaure, l'étoile la plus proche de notre soleil. Ce serait un sacré coup de chance, si elle présentait un profil en adéquation avec nos espérances. Pour le coup, nous sommes dans la proche banlieue du système solaire. Nous serions néanmoins incapables de nous y rendre, en moins de plusieurs milliers d'années, pour ne pas dire plusieurs dizaines de milliers d'années. Ceci en dehors de toutes

autres contraintes que celles inhérentes au milieu cosmique. N'oublions pas que l'espace est un lieu où les conditions idéales à la survie humaine sont loin d'être réunies.

Alors ! Je vous pose la question :

— Comment faire pour ne pas avoir la triste fin d'un poisson rouge hors de son bocal ?

— Ne quittons pas la terre ! Me répondrez-vous.

— Et si nous ne pouvons plus y vivre ? Vous rétorquerai-je.

— Alors, il faudra s'en éloigner pour mieux revenir. Affirmeront d'autres.

Des protestations s'élèveraient. Des propositions fuseraient, du style :

— Il est suicidaire de quitter la protection du champ magnétique terrestre et de s'exposer aux rayons cosmiques !

— Il vaut mieux mourir et ressusciter au moment opportun.

— Jamais, faisons fi de telles inepties ! Inspirons-nous plutôt de la belle au bois-dormant.

— Toute tentative d'échapper à un cycle passe par un rapport changé au temps.

— Gagnons un endroit où le temps s'écoule au ralenti et refaisons surface à l'heure dite.

— Perdons notre matérialité et retrouvons la lorsque se présentera une occasion qui en vaudra la peine.

— Enregistrons et protégeons l'ensemble de nos données mémorielles, afin d'être à même de les réinjecter dans un être neuf, reconstitué à l'identique. Une matrice artificielle se chargerait de recréer à partir de son ADN initial, un individu viable fait de chair et de sang. Une fois cette renaissance physique assurée et la vie insufflée à ce double, il ne resterait plus qu'à meubler sa tête vide en reprogrammant son cerveau à l'identique. On utiliserait à cette fin son ancienne mémoire, soigneusement stockée en prévision de ce jour « mémorable ».

Ainsi donc, désincarnation puis réincarnation, à un moment choisi et pertinent, permettraient d'éviter tous les inconvénients engendrés par un voyage interstellaire. Le facteur temps ne poserait plus problème. Les problématiques, associées à l'intégrité physique de la race

humaine, et afférentes à un séjour prolongé dans l'espace, se réduiraient d'autant. Rien n'interdirait d'apporter des améliorations génétiques, avec l'objectif de parfaire une adaptation à un environnement hostile. Jusqu'où pourrions-nous aller sans trop modifier nos spécificités ?

— C'est un combat d'arrière garde, diront certains.

L'évolution est en marche depuis la naissance de la vie. Le processus, en réponse à des conditions extrêmes, s'autorégulera de lui-même. Les voyageurs de l'espace deviendront des « répliquants* » par la force des choses. Alors, à quoi bon vouloir sauver l'être humain de l'extinction, si le résultat final est qu'il perde son originalité, c'est-à-dire son humanité ?

Le moment de quitter la scène et de laisser d'autres acteurs s'exprimer était-il venu ? Devait-on s'incliner devant cette évidence ou au contraire considérer que l'heure de sacrifier le genre homo, cet improbable rameau de l'évolution, n'avait pas encore sonné. Cette optique prévalut aux yeux de certains promoteurs du Grand Essaimage. Dans le cas qui nous importe, ils avaient pris un soin particulier à mettre leur bébé hors d'atteinte de toute agression extérieure, d'où qu'elle vienne. « Protéger à n'importe quel prix, jusqu'à ce que son règne vienne », était leur adage. Ce projet fou n'avait pas pour finalité de ramener à la vie une nouvelle Eve. L'intelligence pressentie pour tenir le rôle était dotée de pouvoirs infiniment supérieurs à la seule capacité d'enfanter. La créature était investie d'une mission si importante, qu'elle nécessitait des moyens dignes d'un demiurge. Portée par une dynamique aussi efficace, nul doute qu'une seconde chance de prospérer serait donnée à l'humanité. La choisie serait richement nantie. Elle aurait accès à tous les moyens susceptibles de favoriser l'ensemencement final. Une seule close du protocole demeurerait intangible, aborder des rivages propices à un nouveau départ. Peu importait le temps que le voyage durerait. La graine, que renfermait jalousement le vaisseau interstellaire, ne fleurirait que lorsque toutes les conditions exigées seraient réunies. L'arrivée de la Santa-Maria sur un territoire vierge et compatible avec les exigences de départ, rendait désormais la chose possible. Tout était en place pour que se joue la première scène du

premier acte d'une pièce, dont le scénario bien connu aurait été revu point par point.

Altamira était le nom de celle qui incarnait les espérances de l'humanité à venir. Elle était arrivée à destination, lovée dans sa crèche de résurrection*, bulle inviolable nichée au cœur de la nef spatiale. Pour l'heure, elle gisait pâle et inerte dans son sarcophage translucide. Bientôt elle sortirait de sa léthargie profonde. Elle entreprendrait alors une remontée vers la lumière, et le sentiment d'être. Altamira était l'envoyée plénipotentiaire de son monde. Elle était missionnée par ses pères afin de servir fidèlement leur cause. Comment s'y prendrait-elle pour satisfaire leur volonté ? Le lieu choisi pour cette renaissance se situait sur la planète Ragaia. L'astre faisait parti d'un système planétaire, dont les divers éléments se situaient dans un des bras spiraux de la galaxie de la voie lactée.

Avec la venue de la nuit, au soleil jaune et chaud de la journée avait succédé une lune ronde et pâle. Ses dimensions étaient presque identiques à celle de l'étoile, du moins apparemment. C'était la demeure de Sélééné*, une divinité à laquelle Altamira notre déesse n'avait rien à envier quant à la beauté. Sans doute trônerait-elle un jour au sommet de l'Olympe de ce continent, où en quelque autre lieu remarquable, digne de la recevoir en son panthéon. Ceci reste anecdotique. Il y a plus important. Nous sommes aux prémices d'une histoire très ancienne dont les échos multiples résonnent encore singulièrement dans les mémoires.

Cris, chuchotements.

Chapitre 3.

La cité des Afarissas s'éveillait au chant des oiseaux. Une belle journée s'annonçait. Sur la vaste esplanade, dans l'aura des premiers rayons du soleil, s'affairaient des silhouettes noires, affublées d'ombres démesurément longues. Les plus matinaux profitaient de la température fraîche des premières heures pour vaquer à leurs occupations. Les tâches communautaires incombaient à tous. A tour de rôle, elles étaient attribuées en fonction des appétences et des besoins du moment. Les aptitudes, l'âge, déterminaient la place occupé dans la société afarissienne. Cependant rien n'était formel, tout restait tacite. Il ne serait venu à l'idée de personne, de s'immiscer dans les affaires d'autrui sans être concerné au premier chef. Les lois non écrites de la courtoisie et du savoir-vivre le voulaient ainsi. Ne pas se conformer à ces principes aurait démontré le plus notoire manque d'éducation. Les chasseurs-traqueurs ne se mêlaient pas des activités des ramasseurs-cueilleurs. La réciproque s'appliquait pareillement. Cependant rien n'interdisait de transmettre des informations. L'entraide, ou plus prosaïquement des échanges d'ordre personnel, se pratiquaient sous une forme subtile, en vertu du code de conduite évoqué plus haut.

Au beau milieu de la place, deux personnages étaient engagé dans un échange animé. Bien que la conversation fût d'une grande banalité, elle n'en illustrait pas moins les rapports habituels qu'entretenaient les membres des diverses guildes.

— Salut à toi Sangamore ! Que les rayons du grand Sol soit favorable à ta chasse !

— Salut à toi Brin d'avoine ! Que l'ombre du sycomore te protège de l'ardeur de l'astre du jour.

Après les salutations d'usage, suivi d'un temps de silence poli, Brin d'avoine d'un ton qui se voulait détaché prit la parole.

— Hier soir, alors que je rentrais quiètement vers la cité, mes pas ont croisé les traces fraîches d'un petit troupeau d'antilopes.

Le visage du chasseur prit une expression matoise. Ses lèvres esquissèrent un sourire fugace.

— Compère m'en diras-tu plus ? Aurais-tu par hasard vu dans quelle direction se dirigeaient les traces ?

— Oui, et ce n'était pas très difficile ! Elles filaient droit vers le sud ! La réponse ne laissait guère d'espoir de rattraper les bêtes. Sangamore n'en dit rien, au contraire.

— Bien, fort bien, voilà un renseignement des plus utiles ! Je vais de ce pas me rendre sur place, et voir de mes yeux ce qu'il en est.

L'autre se redressa, flatté de l'intérêt qu'accordait le « Madré » à ses indications. Le Madré, c'était le surnom du traqueur, après l'avoir salué, se retourna comme pour partir.

— Qu'Eleusia te découvre ses trésors !

D'un coup d'œil en biais, il envisagea la mine brusquement déconfite de son interlocuteur. Imperturbable il reprit la conversation comme si de rien n'était, alors qu'un demi-tour sur lui-même l'avait replacé face à Brin d'avoine.

— J'oubliais ! N'est-ce pas la saison des figues ?

— Oui, c'est le moment de l'année où les fruits viennent à maturité. Malheureusement les picoreurs me devancent presque partout.

Le plus sérieusement du monde, le rusé personnage se pencha vers son vis-à-vis et lui confia à voix basse, comme si c'était un secret d'état.